

BIOGRAPHIES & MYTHES HISTORIQUES

PHILIPPE AUGUSTE



Stéphane Curveiller



CHAPITRE I

UN ROI DÉSIRÉ : « DIEUDONNÉ » (1165-1179)

UNE NAISSANCE TRÈS ATTENDUE : « DIEUDONNÉ »

Après cette brève introduction, nous allons nous plonger au cœur des événements et plus particulièrement de l'un d'entre eux, fort espéré, qui a été déterminant pour le sort de l'Occident. Nous sommes le soir du 21 août 1165 dans l'attente de la naissance d'un enfant, phénomène certes peu exceptionnel puisqu'à l'époque tout accouchement présente un certain risque. Les écrits du moine Rigord attestent de l'importance de ce moment très attendu. À la différence de ses prédécesseurs, Louis VII* n'a pas encore d'héritier mâle. Or, il y a urgence en raison de son âge avancé. Comme l'a rappelé Gérard Sivery, avant ce règne, la transmission directe du pouvoir, depuis Hugues Capet (987-996), n'a posé aucun problème. Mais Louis VII souhaite un fils pour l'associer au pouvoir de son vivant. La situation est donc délicate. À l'âge de 17 ans, Louis VII a épousé la belle Aliénor d'Aquitaine le 25 juillet 1137 qui, en plus de la Guyenne, a apporté à la cour d'un roi « simple comme une colombe et humble comme un moine », d'après la Chronique de Saint-Denis, un peu

de frivolité et d'élégance (voir tableau p. 261). De cette première union, sont nées deux filles, Marie et Alix. Toutefois, le roi, soutenu par l'Église, fait annuler ce mariage sous le prétexte de parenté. En effet, le concile de Beaugency (près d'Orléans) de 1104 dévoile une faille au motif que l'arrière-grand-mère d'Aliénor d'Aquitaine, Audéarde de Bourgogne, était la petite fille de Robert le Pieux, arrière-grand-père de Louis VI. Cousin au 9^e degré, au 5^e selon le droit canon, cet article permet dès lors l'annulation du 21 mars 1150. Par conséquent, Aliénor récupère sa dot, toutes ses terres dont la Guyenne (**III. 1**), et moins d'un mois plus tard, elle épouse le comte d'Anjou, duc de Normandie, Henri Plantagenêt, futur Henri II*, roi d'Angleterre !

Louis VII se remarie à son tour avec Constance de Castille en 1154. Pourtant, l'infante est aussi une cousine, encore plus proche ; elle lui donne également deux filles, Marguerite et Adélaïde ; la reine meurt en couches le 4 octobre 1160. Un mois plus tard, le 10 novembre, une nouvelle union lie le roi des Francs, âgé déjà de quarante ans, à Adèle de Champagne*, plus jeune de vingt ans. Aspirant à engendrer un héritier mâle depuis tant d'années, près de cinq ans plus tard, « rien ne faisait soupçonner que les espérances d'un mari âgé et très affaibli pussent être accomplies », précise le cartulaire de l'abbé de Campo. Le roi, vieillissant, se met à prier, à pratiquer les aumônes et même, rapporte le cardinal Albano, il fait un rêve prémonitoire. Un jour, alors que Louis VII se trouve aux environs d'Étampes, dans le domaine royal, un sergent nommé Ogier l'avertit de la naissance de son fils. Ce fils, tant désiré, après 28 ans d'attente, est enfin là ! La gratitude royale est telle que l'heureux messager bénéficie immédiatement d'une rente annuelle de trois muids de blé à la Saint-Rémi ; de même, cette heureuse nouvelle apporte l'affranchissement de quelques serfs sur les terres domaniales.

Si les chroniques commentent l'heureux événement, parfois avec force précisions, une incertitude subsiste quant au lieu de naissance ; pour certains, l'avènement aurait eu lieu au palais de la Cité à Paris, pour d'autres, au château de Gonesse proche de Montmorency. Cette dernière version semble plausible puisque le dauphin durant sa jeunesse était surnommé « Philippe de Gonesse », lieu où il a séjourné souvent durant son adolescence ; de surcroît, il reçoit de son père la seigneurie du même

nom. Cela dit, la liesse qui suit l'annonce d'un héritier mâle est de l'ordre du divin, comme l'exprime Achille Luchaire, dans *Philippe Auguste et son temps*, à partir de deux témoignages. D'abord, un étudiant parisien, Pierre Riga, présent au moment de cette frénésie qui s'est manifestée sous ses yeux au palais et dans la ville, la nuit-même de la naissance, a composé à cette occasion un poème :

« Palatins et bourgeois attendant fiévreusement la délivrance de la Reine, celle-ci pleurant de joie d'avoir un fils, la grande nouvelle volant de bouche en bouche, presque aussitôt après l'événement, car bien que la chambre royale fût close, des impatients ont trouvé le moyen d'y regarder par une fente et d'apercevoir l'enfant ».

« Paris s'éveille : rues et places s'illuminent de torches et de cierges, les églises s'ouvrent au son des trompettes, les cloches sonnent. Un chapelain va notifier l'événement aux monastères. Il arrive à Saint-Germain-des-Prés au moment même où les moines chantaient à matines ».

L'enfant est accueilli avec enthousiasme et reçoit de nombreux cadeaux. Ces faits sont également confirmés par les dires de Gérard de Galles, alors étudiant de vingt ans, connu aussi sous les noms de Giraud de Barri ou Giraud le Cambrien ou encore Gérard Barry, futur juriste et historien gallois : on a fait sonner les cloches, la foule est sortie dans les rues et les places se sont illuminées. Cette allégresse l'a réveillé et il devient ainsi témoin de l'événement. Il saute de son lit, se penche à la fenêtre et aperçoit de nombreuses lueurs dans la rue ainsi que de pauvres vieilles qui tiennent un cierge allumé et gesticulent comme des folles ! Le Gallois leur demande d'où vient cette agitation, ce à quoi elles répondent :

« Nous avons un roi que Dieu nous a donné, répond l'une d'elles, un superbe héritier royal, par la main de qui votre roi, à vous, recevra un jour honte et malheur ! »

Ce témoignage de la part d'un Gallois, compagnon d'Henri II Plantagenêt, devenu anti-Plantagenêt par déception, accrédite davantage la thèse de la naissance au sein du palais royal. Giraud réside à Paris

d'août 1165 à 1174 en attendant d'obtenir, en vain, le siège épiscopal de Saint David's au pays de Galles occupé par son oncle. D'autres accueillent la nouvelle avec plus ou moins de bienveillance: les moines de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, l'évêque de Lisieux ou, plus au sud, les *Capitouls*, magistrats de la ville de Toulouse. Mais le plus important, précise Gérard Sivéry, c'est d'empêcher, du moins provisoirement, des calculs, des intrigues et des conflits liés à la succession au trône!

Le baptême de l'enfant est décidé dans la hâte, le jour suivant sa naissance, le dimanche 22 août 1165. D'après Gérard Sivéry, il a lieu dès le lendemain, donc le dimanche, tandis que la *Chronique de Saint Denis* précise qu'il s'agit du 3^e jour après la naissance. La cérémonie se déroule dans la chapelle Saint-Michel-de-Laplace (parfois appelée Saint-Michel du Palais) située à l'extérieur du Palais royal. Cet édifice avait connu des réfections et adjonctions sous le règne de Louis VI (1108-1137); il comprend un donjon, le logis du souverain ainsi qu'une chapelle castrale. En 1154, sous le règne de Louis VII (1138-1180), une autre petite église est édifée à proximité de la demeure royale localisée au sud-est du Palais, à l'emplacement de l'actuelle chapelle des Girondins. Ce nouvel oratoire est voué à la vierge Notre-Dame et va demeurer en dehors de l'enceinte palatiale jusqu'au règne de Jean le Bon. C'est donc à cet endroit que l'évêque Maurice de Sully* célèbre, le troisième jour et non le premier, le sacrement fondamental, baptême, faisant du jeune Philippe, un chrétien comme l'indique Baptiste Capefigue dans *L'Histoire de Philippe Auguste*:

« Le jeune prince fut baptisé le troisième jour de sa naissance par Maurice, évêque de Paris, dans l'église de St-Michel-de-Laplace. Philippe, comte de Flandres, fut son parrain d'épée, et Constance, femme de Raymond V, comte de Toulouse, sa marraine. Mais ses véritables parrains, car alors l'église en admettait plusieurs, furent Eude, abbé de Ste-Geneviève, Hervé, abbé de St-Victor; deux veuves de bourgeois de Paris le tinrent avec eux dans un vase cuivre rouge, qui servait de fonts baptismaux à la porte de l'église. "Quant ly enfant fut né, il fut appelé Philippe Dieudonné; car ly roi Loys son père, qui étoit un saint homme et bon chrétien, s'étoit converti en aumône et

oraison, et Dieu notre sire, qui pas ne refuse à ces proceres, li donna un fils par quoi fut nommé Dieudonné”. »

Le personnage épiscopal est entouré de quatre parrains et de trois marraines. S’agissant d’un héritier royal, le filleul est assuré de profiter de réseaux très avantageux. Mais la noblesse, et surtout la bourgeoisie urbaine, comprennent l’intérêt de ces alliances arrangées lors des cérémonies baptismales. Les Crépin d’Arras, par exemple, utiliseront le même procédé aux XIII^e et XIV^e siècles afin d’accroître leur influence dans l’ancienne cité des Atrébatés, selon Bernard Delmaire. De plus, le choix des parrains est loin d’être anodin : sont présents trois abbés de Paris, et non des moindres, ceux de Saint-Germain-des-Prés, de Saint-Victor et de Sainte-Geneviève. Mais la « personne phare » est Philippe d’Alsace*, ce comte de Flandre, très influent, surtout durant la jeunesse de Philippe, à la tête d’une riche principauté territoriale. Parmi les invités, on compte aussi d’autres membres de la famille royale, le cousin de Louis VII, la sœur du roi, Constance de France, ainsi que deux veuves parisiennes d’origine bourgeoise dont on ignore les noms « [...] *et due vidue Parisienses matrine fuerunt* ».

Quant au prénom du nouveau-né, certains, dont le poète Philippe Mousket, écrivain et bourgeois de Tournai, ont proposé celui du parrain, le lion de Flandre ; pourtant, les relations entre les deux personnages vont se détériorer après 1184. L’hypothèse d’une possible jalousie entre ces derniers, liée au prestige croissant du comte de Flandre aurait fait son chemin, mais ni Rigord, ni Guillaume le Breton* n’y font allusion. Plusieurs autres versions ont été avancées, par exemple, le lien avec le frère de Louis VII, Philippe, mort prématurément en 1131, ou encore le rappel d’un ascendant, Philippe Ier, roi des Francs de 1060 à 1108. Pour ce qui est du surnom d’Auguste, il faut attendre le XV^e siècle pour qu’il apparaisse. Certes, Rigord, le premier historiographe chargé d’écrire la chronique de ce personnage, le surnomme « Auguste », car il est né « quand les granges et les pressoirs regorgent de tous les biens temporels », c’est-à-dire dans le mois consacré à *Auguste* (août), mais, dans d’autres textes, il est qualifié de « Dieudonné » en référence au don de Dieu, ou de « Conquérant », de « Magnanime », de « Carolide » ou encore, moins flatteur, de « Borgne ».

UNE JEUNESSE HEUREUSE

Après une naissance très attendue, accueillie avec « moult présents », même de l'évêque de Tolède, il semble que l'enfance de Philippe ait été heureuse malgré la rareté des sources dans ce domaine. Certains écrits mentionnent un caractère d'« enfant gâté ». Robert-Henri Bautier brosse son portrait psychologique et souligne une impulsivité, voire une « émotivité paralysante » chez le jeune Philippe, aspect inquiétant, comme nous le constaterons lors des prises de décisions graves et urgentes. Si ce trait de personnalité marque la jeunesse du dauphin et la première moitié de son règne, à l'inverse, après 1200, les excès d'emportement du souverain sont largement atténués par l'influence et la sagesse de frère Guérin*. Dès le début de son règne, il se déchaîne, influencé par frère Bernard de Vincennes, en persécutant les juifs, à l'encontre de la position royale de son père Louis VII. Il confisque et vend leurs biens, transforme leurs synagogues en églises. Pire, en 1192, on lui rapporte le meurtre rituel d'un chrétien, commis à Brie-Comte-Robert, par des juifs. D'emblée, le jeune roi les arrête et ils meurent sur le bûcher ! Le précepteur Carolinus du jeune futur Louis VIII confirme ces traits de caractère, soulignant son côté « difficile, emporté, agité et empressé », l'empêchant parfois d'être prudent et circonspect.

L'héritier suscite des convoitises dès l'âge de 14 ans. Selon le témoignage d'un chanoine de Saint-Martin de Tours, le jeune Philippe est bien bâti, beau, au visage rayonnant, « respirant la joie de vivre », au teint rubicond. Toute sa vie, il demeurera indéniablement un épicurien, aimant le bon vin, la bonne chère, comme l'attestent plusieurs *exempla* – historiettes illustrant les sermons de prédicateurs. Hélas, à 25 ans, il devient chauve et perd même ses ongles. Mais, le jeune prince ne manque pas de charme et représente « un bon parti ». Arrivé à l'âge adulte, il sera « amateur de femmes » mais sa relation avec celles-ci ne sera pas sans poser de problèmes, surtout avec ses épouses !

En outre, le personnage présente une détermination stupéfiante si l'on en croit les propos tenus par Giraud de Barri dans son ouvrage, intitulé *De instructione principis (L'instruction du Prince)*, achevé en 1217.

Ainsi, à peine âgé de quatre ans, lors d'une entrevue à Montmartre en 1169, l'enfant aurait mis en garde Henri II Plantagenêt s'il s'attaquait à son père, Louis VII ; il faut certes relativiser ces propos rapportés par un auteur gallois, hostile aux Plantagenêts, comme nous l'avons indiqué plus haut. Par ailleurs, à l'âge de dix ans, Philippe, lors d'une autre rencontre avec les deux souverains, se promet de posséder un jour la forteresse de Gisors (Ill. VIII), dans le Vexin normand. Dès sa plus tendre enfance, il se montre tenace et le prouvera tout au long de son règne.

Le prince reçoit une éducation soignée ; il est élevé dans le respect de la religion, dans la crainte de Dieu, selon les « méthodes actives », d'après Gérard Sivéry, c'est-à-dire qu'il choisit ce qu'il désire apprendre et quand il le souhaite, il est le seul « moteur de son développement personnel ». L'étude des sept arts libéraux font partie intégrante de la formation du futur souverain, constituée de deux grands volets, l'un plus littéraire, le *trivium* comprenant la grammaire, la rhétorique et la dialectique, l'autre plus scientifique, le *quadrivium* associant l'arithmétique, la géométrie, la musique et l'astronomie. Malgré tout, cet enseignement plutôt classique, donné au jeune prince, n'en est pas moins productif dans la mesure où il se veut proche de la réalité du moment, du contexte mais surtout de la géographie des territoires, des régions dont la connaissance sera fort utile par la suite, notamment pour ses conquêtes. Il serait exagéré de le qualifier de prince savant, même s'il a bénéficié dans un premier temps du soutien de précepteurs privés dévoués, tous probablement maîtres parisiens. Ainsi, il est initié à des textes choisis, des textes chrétiens, des textes d'auteurs de l'Antiquité et même de la *Vulgate* (traduction simplifiée de la Bible en latin). En revanche, Philippe n'est guère enclin au latin.

Son éducation est donc très orientée vers le respect du divin, et lors d'un entretien avec Pierre le Chantre, chanoine et enseignant à l'école cathédrale de Paris, le roi lui avoue son aversion, dès sa prime jeunesse, pour les jurons blasphématoires, et sa répugnance vis-à-vis des jeux de hasard, tant à la cour que dans les cabarets. Cette attitude est attestée par Rigord et par Guillaume le Breton. Sur ce point, les règles en matière d'étiquette divergent totalement entre la cour de France et celles des Plantagenêts, plus ouvertes.

C'est un aspect nouveau car Louis VI et Louis VII avaient tous deux étudié dans l'école abbatiale de Saint-Denis, plutôt destinée à ceux qui se vouent à la vie monastique ; avec la croissance urbaine, les écoles canoniales rencontrent un certain succès et assurent un enseignement plus profane au détriment des écoles cathédrales qui visaient un public plutôt tourné vers le sacerdoce. Cette évolution se concrétisera très rapidement par le développement des universités attachées à une meilleure formation supérieure des étudiants. Philippe appuie d'ailleurs cette tendance car il a très tôt conscience de leur poids dans la formation des fonctionnaires royaux ou subalternes. Ceci participera à la « renaissance culturelle », voire artistique du XII^e siècle.

Nous ignorons les noms des maîtres, à l'exception de Robert-Clément de Metz-en-Gâtinais qui transmet une éducation plus empirique au futur monarque, en priorité dans les domaines politique et guerrier. Ce maître, issu d'un petit lignage chevaleresque du Gâtinais, est un homme modéré, selon Robert d'Auxerre, qui a le rôle capital d'initier Philippe à ses futures responsabilités, d'autant plus que Louis VII vieillit. Il voit son état se dégrader à partir de 1177 et surtout de 1179, date à laquelle son père devient paralysé. Dès lors, il est impératif d'assurer la succession. C'est la raison pour laquelle le précepteur l'initie très tôt aux séances de la Cour, le préparant ainsi à l'exercice du pouvoir et donc à ses futures responsabilités.

UN COURONNEMENT DIFFÉRÉ

Avant d'aborder ce point, nous devons mettre en exergue un événement dont la portée est traitée de façon très différente selon les chroniqueurs. D'après nous, l'anecdote peut sembler anodine mais, en réalité, son impact sur le dauphin est indéniable, et le report du couronnement en a été la conséquence immédiate. La cour séjourne depuis plusieurs jours à Compiègne, plus précisément dans la forêt de Cuise ; nous sommes peu avant le 15 août 1179, date initialement choisie pour le couronnement à Saint-Rémi de Reims, dans la ville du baptême de Clovis pour respecter